

ŒUVRES
DE
CAPEFIGUE.

À

OEUVRES

DE

CAPEFIGUE.

L'EUROPE

PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE DE NAPOLEON.

TOME III.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^o.

1841

À

L'EUROPE

PENDANT

LE CONSULAT ET L'EMPIRE

DE NAPOLÉON.

CHAPITRE PREMIER.

LA MONARCHIE AUTRICHIENNE. — FORCES DES DEUX EMPIRES EN LUTTE.

Les provinces autrichiennes. — La Bohême. — La Hongrie. — La Transylvanie. — La Moravie. — L'Illyrie. — L'Esclavonie. — La Croatie. — Anciennes provinces. — Forces de terre. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Le cabinet autrichien. — La cour. — Les archiducs. — Les peuples. — Finances. — Impôts. — Caractère de ces populations. — Esprit public au moment de l'ouverture de la campagne. — Division de l'armée autrichienne. — Les corps. — Organisation du personnel militaire. — L'armée française en Allemagne. — Corps de Davoust, — de Masséna, — d'Oudinot, — de Lefebvre, — de Bernadotte. — Contingents de la confédération du Rhin. — Caractère et esprit de ces troupes.

Mars 1809.

Depuis l'origine de la révolution française, l'Autriche, pour la première fois, se montrait seule et sans auxiliaires en ligne de bataille; lorsque le tocsin de guerre avait sonné, le cabinet de Vienne était tou-

(1) Voyez tome 2, chap. xx, p. 225.

(2) Les archiducs, le prince Charles surtout, s'adressaient à la nation allemande pour exciter son zèle et son patriotisme.

« Nous Charles-Louis, prince impérial d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., etc., archiduc d'Autriche, etc., etc.,

jours apparu comme partie de la coalition, jamais comme puissance exclusivement belliqueuse. On l'avait vue sur le champ de guerre à côté de la Prusse et de la Russie; dans la campagne de 1793, elle marcha conjointement avec la Prusse, aux plaines de Champagne, de Belgique ou sur le Rhin; dans la coalition de 1799, elle se déployait avec les Russes, les Napolitains et les Anglais; enfin, dans la campagne de 1805, couronnée par Austerlitz, l'Autriche s'appuyait sur la Russie, et les corps d'armée des deux puissances agissaient simultanément (1).

Dans la guerre qui allait s'ouvrir, le cabinet de Vienne entra seul en lice; des sympathies pouvaient l'accompagner; il comptait sur l'appui moral de certaines cours, mais quant aux forces effectives à développer sur un champ de bataille, l'Autriche seule se mettait en ligne (2) pour lutter contre la puissance du vaste empire français; et, singularité remarquable! c'était Napoléon qui, cette fois, à la tête d'une coalition contre l'Autriche, conduisait tous les contingents de la confédération allemande, la Saxe, le Wurtemberg, la Bavière, Bade; au nord, les Polonais et une armée russe de 50,000 hommes devaient agir comme auxiliaires; puis des régiments italiens, danois et même portugais. Ainsi les rôles avaient changé de face: on ne se coalisait plus contre Napoléon, c'était l'empereur qui se plaçait à la tête d'une confédération

chevalier de la Toison d'or, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, gouverneur et capitaine général du royaume de Bohême, chef d'un régiment d'infanterie et d'un régiment de hulans, et généralissime de toutes les armées impériales et royales.

« Notre souverain bien-aimé invite tous ceux de ses sujets qui ne



pour attaquer la force et l'indépendance d'une monarchie, ou, si l'on veut, pour se défendre contre elle. La maison d'Autriche avait beaucoup perdu depuis la révolution française : les Pays-Bas d'abord, dépot onéreux pour elle; et M. de Cobentz avait agi habilement avec le général Bonaparte à Campo-Formio en les échangeant contre Venise et les îles Illyriennes, riche compensation; depuis, d'autres conditions avaient été imposées, les traités de Lunéville et de Presbourg lui avaient enlevé les indemnités que Campo-Formio lui assurait. Cette Adriatique, qu'elle avait obtenue des mains de la république française, Napoléon la réunit au royaume d'Italie, sous sa couronne de Fer. Le Tyrol était donné à la Bavière; on avait morcelé ses évêchés de famille, ses patrimoines héréditaires.

Ce n'était pas assez pour la maison de Habsbourg d'avoir sacrifié la couronne impériale d'Allemagne, Napoléon voulait lui enlever encore toute influence sur la Germanie : on disait même qu'un projet de révolution était entré dans la pensée de cet homme qui remuait le monde de sa main. Pour lui un changement de dynastie n'était rien; comme il avait enjambé à grands pas un trône, que pouvait lui être une modification dans la hiérarchie de famille? Il avait déclaré naguère que les maisons de Naples, de Bragance avaient cessé de régner; l'affaire de Bayonne en avait fini avec les Bourbons d'Espagne, et tout récemment encore une révolution en Suède substituait un vieil oncle rusé et flétri à la royauté chevaleresque de Gustave-Adolphe; et pourquoi n'en serait-il pas de même de la maison d'Autriche? Ferdinand, grand-duc de Wurtzbourg, avait accédé à la confédération du Rhin; c'était une pensée de forte politique que d'élever un vassal à la couronne de son aîné; n'était-ce pas

là un empereur d'Autriche tout trouvé? On ferait donc élire empereur le grand-duc de Wurtzbourg en prononçant la déchéance de François II (1), et par ce moyen s'accomplirait cette parole imprudente de Napoléon : « que dans quelques années sa maison serait la plus ancienne des souverainetés de l'Europe. » Ces intrigues étaient parfaitement connues à Vienne, et la maison de Habsbourg savait qu'ayant à lutter pour sa propre existence, elle devait dès lors déployer toute son énergie.

L'empire d'Autriche n'était point une puissance du second ordre, quels que fussent les efforts de la politique de Napoléon; ses provinces morcelées présentaient encore une force assez considérable pour résister même à la grande épée. Lorsqu'on parcourt les terres qui obéissent à l'empire d'Autriche, on est frappé d'un spectacle admirable, c'est la richesse et la force de ces populations : là, les villes sont opulentes, paisibles, la plupart fortifiées par la nature ou par l'art; la campagne est féconde, les laboureurs robustes; ici, des pâturages immenses; là, des forêts silencieuses; puis tout cela arrosé par mille rivières, et par ce majestueux fleuve du Danube qui porte ses flots, comme un roi son diadème, au milieu de mille villes splendides et florissantes; les montagnes mêmes ont un aspect de nature luxuriante; les chaînes de la Bohême, les monts Krapacks, les montagnes de Styrie, avec leurs bois immenses, donnent à ces contrées une fécondité merveilleuse et un aspect des plus pittoresques. La campagne est plus belle encore que les villes; en Allemagne, le paysan est une force véritable dans l'État; la culture des terres est une carrière et une destinée pour l'homme.

L'antique maison de Habsbourg ne régnait pas seulement sur ce pays, qui a donné son nom à la mo-

sont point obligés par les lois à servir dans l'armée, à se réunir en bataillons, pour être employés au service de la patrie, même hors des frontières des États héréditaires, dans le cas où elles seraient menacées par un ennemi.

« En 1800, la patrie était en danger, j'appelai sous mes drapeaux, au nom du monarque, les volontaires de la Bohême et de la Moravie. Des milliers se pressèrent alors pour entrer dans la légion qui portait mon nom; elle serait devenue une armée si ses efforts n'avaient pas promptement conduit à la paix.

« Il est inutile de vous rappeler l'exemple de vos ancêtres, de vous dire combien ils ont bravé de dangers par leur persévérance et leur patriotisme. Je ne citerai que l'exemple que vous avez donné vous-mêmes; vous êtes toujours les mêmes que vous étiez en 1800, le même courage, le même patriotisme qui vous animaient alors, vit encore en vous; je compte aujourd'hui, comme je comptai alors sur votre bras.

« Il est vrai que les soins du ménage, les relations domestiques ne permettent pas à tous de quitter leurs foyers pour aller où l'honneur les appelle. Ceux-ci resteront pour la défense de l'intérieur, pour la sûreté des propriétés, pour le maintien de l'ordre social.

« Mais ceux qui ne sont pas enchaînés au foyer paternel par d'autres devoirs et d'autres relations, qu'ils se réunissent tous en bataillons : ils auront à prétendre à tous les avantages que notre souverain bien-aimé attache à une résolution aussi patriotique.

« Vous me connaissez, nobles défenseurs de la patrie; je ne vous

abandonnerai pas, et vous ne me refuserez pas votre confiance. »

« Signé, archiduc Charles, généralissime. »

(1) Les dépêches de Vienne tendent déjà à démoraliser la force politique de François II en abaissant son esprit.

« L'empereur François II ne manque nullement de bon sens, mais né pour ainsi dire sans passions, il n'a pas non plus une volonté assez prononcée pour se créer à lui-même un plan de gouvernement.

« Sans confiance dans ses propres lumières, il est vacillant dans celle qu'il accorde à ses ministres, de manière qu'aucun d'eux n'ose se flatter d'une influence prépondérante.

« L'empereur redoutant la guerre contre la France, voudrait bien l'éviter, de peur de se voir détrôné. Il paraît néanmoins se familiariser avec cette idée, puisqu'il ne songe qu'à grossir son trésor particulier, non pas par avarice; mais disant tout haut, qu'en cas de malheur, il chercherait par là à se mettre à l'abri du besoin.

« Son ministre des affaires étrangères, aussi anglomane que passionné contre Napoléon, tâche bien de persuader à son souverain que le salut de la monarchie ne dépendrait que d'une campagne heureuse; néanmoins, M. le comte de Stadion, dont le physique est très-faible et altéré de plus en plus par sa manière de vivre sybarite et ses goûts frivoles, semble avoir plus d'envie que d'audace pour prononcer le mot : Guerre à l'empereur Napoléon.

« La physiognomie de Vienne rappelle celle de Berlin avant la bataille d'Iéna. »